

# Douglas Kennedy, le plus européen des écrivains américains

«Et c'est ainsi que nous vivrons». Un roman coup de poing de plus à ajouter à la liste des œuvres de Douglas Kennedy qui, depuis 25 ans, ne cessent d'autopsier la société américaine et à lui tendre un miroir pas très tendre.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Douglas Kennedy est prolifique et efficace. L'écrivain américain produit un livre par an, à peu près. Et chacun de ses bouquins se lit d'une traite, comme un polar, tant on est porté par l'intrigue, l'écriture simple et efficace, le suspense, les révélations successives. Les événements se succèdent constamment : meurtres, chutes soudaines, secrets longtemps gardés tout à coup éventés. On est soulevé par l'intrigue, comme une vague. Mais on n'en reste pas là : derrière les histoires de crimes, d'amour et de trahison, de sexe et de haine, se cache toujours une plongée en apnée dans les profondeurs, de la famille, du couple, de l'âme humaine, de la société. Et particulièrement de la société américaine.

Au fil de ses livres, Kennedy s'attaque aux heures noires du maccarthysme, aux secrets de famille, à l'Amérique bienpensante, à l'*American way of life*, à l'ubérisation de la société, au suprématisme mâle et blanc, au puritanisme. L'année passée, dans *Les hommes ont peur de la lumière*, il ciblait la polémique sur l'avortement aux Etats-Unis, de façon trash, tragique et si juste, en montrant l'angoisse des hommes blancs devant la puissance des corps des femmes. Cette année, avec *Et c'est ainsi que nous vivrons*, il ose davantage encore : il imagine qu'en 2045, les Etats-Unis n'existent plus, que les Etats de la Bible Belt et du Sud ont divorcé et que sont nés deux pays : la Confédération, puritaine, et la République, libérale mais malade de la surveillance des citoyens. Déjà l'année passée, il avait lancé au *Soir* : « Mon pays est complètement divisé. Il est comme deux pays et l'un déteste l'autre. Il y a une partie franchement progressiste, ouverte, éduquée et une autre très ignorante. »

« J'ai écrit un récit de voyage dans les années 80, *Au pays de Dieu* », nous dit-il à Bruxelles. « J'avais passé trois mois dans le Sud, dans la Bible Belt. Et j'avais vu que l'union chrétienne deviendrait une force politique à l'avenir. Et que ça arriverait rapidement. Et voilà : il y eut Bush 1, puis Bush 2. Et Trump, qui a été le cheval de Troie des néochrétiens. Il a payé une vingtaine d'avortements pendant sa vie, mais il s'est positionné contre l'avortement pour recueillir les voix des chrétiens. Vous vous rendez compte, ce mec a emporté 27 caisses de documents chez lui. Des secrets nucléaires dans sa toilette ! Il a perdu un procès civil pour le viol d'une journaliste. Et ce voyou, ce gangster reste candidat du Parti républicain ! »

« Je ne suis qu'un observateur »

Ce dernier roman commence par une scène choquante chez les Confédérés : l'exécution sur le bûcher d'un trans qui a blasphémé le Christ. « Clairement, j'avais décidé de frapper un grand coup au début de ce roman. C'est un roman de Kennedy un peu différent des autres. C'est que le fondamentalisme est partout

maintenant. Voyez De Santis, le gouverneur de Floride, c'est vraiment un extrémiste. »

Très politique, le Kennedy. Pourtant, il se défend d'être militant. « Je ne suis qu'un observateur », sourit-il. « Et mon premier boulot est de divertir le lecteur. Il n'y a pas de message caché derrière le livre : il n'y a qu'un avertissement, c'est tout. » Mais, avouons-le, c'est beaucoup. On est sûr que personne d'entre nous ne pourrait vivre chez les fous de Dieu de la Confédération. Mais est-on vraiment libre en République alors que chacun des citoyens est pucé, surveillé, épié, nuit et jour ?

« En fait, en dehors de l'Islande, un ou deux pays scandinaves, le Costa Rica et la Nouvelle-Zélande, il n'y a pas un seul pays libre dans le monde », rétorque l'auteur américain. « L'extrême droite est partout. Après la Deuxième Guerre mondiale, l'Amérique est devenu le symbole de la liberté. C'était le début du siècle américain, qui vient de se terminer avec Trump. Demain, ce sera le siècle chinois. Et puis, ce roman n'est pas un western. Il n'y a pas de bons et de mauvais. Ce n'est pas *1984*, d'Orwell où le narrateur est victimisé. Ici, la narratrice est impliquée, c'est une agente de l'Etat qui croit dans le système même si, en privé, elle a quelques doutes. Elle a perdu son père, qui était l'homme de sa vie. Et qui avait un grand secret : il a eu une autre fille, la demi-sœur de Sam. Et son miroir. »

Clin d'œil à la Cinematek et au Sounds

Et Douglas Kennedy de s'emparer alors d'un de ses dadas : le cinéma. Il cite *Persona* d'Ingmar Bergman. Un de ses films préférés. Les deux femmes, le miroir, l'actrice et l'infirmière qui devient le double de l'autre. « J'y ai pensé tout le temps en écrivant ce roman. » Et comme dans *Et c'est ainsi que nous vivrons*, l'agente Sam se mue en Edna, une critique de cinéma, l'occasion est rêvée de parler des films qui ont marqué l'auteur. Et particulièrement *Le Grand Chantage*, d'Alexander Mackendrick, daté 1957. « J'adore ce film, avec Burt Lancaster et Tony Curtis. D'ailleurs j'ai écrit une pièce de théâtre sur ce cinéaste. Au moment où il s'installe à l'hôtel à New York pour écrire ce scénario, trois ans après le maccarthysme. La pièce sera jouée à Paris l'année prochaine. »

Un clin d'œil : « D'ailleurs, ici, on est à trois pas de la Cinematek, que j'ai assidûment fréquentée. » Un autre clin d'œil : « Mon autre plaisir, c'est le jazz. J'ai été au Sounds, à Ixelles, hier soir. Il y avait un pianiste formidable. » La lumière se voit dans son regard. Pourtant, Douglas Kennedy est un pessimiste. Il n'a plus aucune illusion sur l'humanité. Il sait bien que l'être humain est doué pour construire sa propre prison. Mais en même temps, il les aime, ses personnages, tout traversés qu'ils sont par leurs contradictions, leurs défauts, leurs désarrois, leurs hauts et leurs bas. Il les trouve beaux dans leur réalité en clair-



Bio

**1955** Naît le 1<sup>er</sup> janvier à New York. Père courtier en Bourse et mère assistante de production à la NBC.

**1976** Travaille au National Theatre of Dublin. Commence à écrire des pièces la nuit.

**1988** Premier livre publié, un récit de voyage, *Au-delà des pyramides*.

**1994** Premier roman : *Cul-de-sac*, porté à l'écran.

**1997** *L'homme qui voulait vivre sa vie*, traduit en 16 langues.

**2001** *La poursuite du bonheur*

**2017-2018** *La symphonie du hasard*, en trois volumes

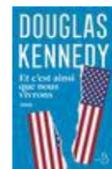
**2022** *Les hommes ont peur de la lumière*

obscur.

Et c'est sans doute ça, être écrivain. Regarder, voir, ressentir. « Je suis une éponge. Au café, au resto, partout, je regarde autour de moi, j'apprends, j'écoute, ça me nourrit. » Kennedy sourit. Heureux. Vraiment ? Il y a une pierre dans sa chaussure d'écrivain : ses romans sont traduits dans 18 langues mais il n'y a pour le moment pas d'éditeur qui veut le publier dans son propre pays, les Etats-Unis. *Et c'est ainsi que nous vivrons* n'est disponible pour le moment qu'en français. D'ailleurs il vend bien mieux en Europe qu'aux Etats-Unis. Douglas Kennedy est sans doute le plus européen des écrivains US. Et, quelque part, ça ne le perturbe pas trop : « Je suis écouté dans le monde d'aujourd'hui, aujourd'hui, j'ai un public. Pour moi, c'est un triomphe. » Il ajoute, plus amer : « Bien sûr, j'aimerais un public plus large aux Etats-Unis. » Mais il se reprend aussitôt : « Mais ça va arriver, j'en suis sûr. »

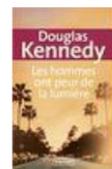
Douglas Kennedy vit entre le Maine, aux Etats-Unis, Paris, Londres et Berlin. © MAX KENNEDY.

Trois Kennedy à lire



**Et c'est ainsi que nous vivrons**  
DOUGLAS KENNEDY  
Traduit de l'anglais (E-U) par Chloé Royer Belfond, 336 p., 22,90€, ebook 15,99€

**Et c'est ainsi que nous vivrons**  
Les Etats-Unis n'existent plus. Le divorce a eu lieu. Il y a la Confédération d'un côté, puritaine, condamnant de mort tout blasphème. Et la République de l'autre, libérale mais surveillée, chaque citoyen est équipé d'une puce. Entre eux, une guerre d'espionnage. Sam Stengel est une agente de la République. Elle est chargée d'aller éliminer une agente de la Confédération. Le problème ? C'est sa demi-sœur.



**Les hommes ont peur de la lumière**  
DOUGLAS KENNEDY  
Traduit de l'anglais (E-U) par Chloé Royer. Pocket, 320 p., 8,60€

**Les hommes ont peur de la lumière**  
Une bombe explose dans un centre médical qui pratique des avortements. Brendan, conducteur de taxi, vient de se parquer devant. Malgré lui, il est entraîné dans une spirale de péripéties qui illustrent magnifiquement le débat américain sans dialogue possible autour de l'IVG. Un roman de 2022 qui reste d'une actualité brûlante.



**L'homme qui voulait vivre sa vie**  
DOUGLAS KENNEDY  
Traduit de l'anglais (E-U) par Bernard Cohen. Pocket, 512 p., 8,60€

**L'homme qui voulait vivre sa vie**  
Le premier roman à succès de Douglas Kennedy, paru en 1997. Un portrait très peu flatteur de l'*American way of life*. Ben Bradford a atteint les hautes sphères de Wall Street. Mais c'est artiste qu'il aurait voulu être, s'il n'y avait eu les pressions parentales. Il a réussi, mais il déteste ce mot, qui le fait vomir. Un événement change tout : il doit s'enfuir, adopter une nouvelle identité. Redevenir lui-même ?